

ANDRÉ LORULOT

UNE

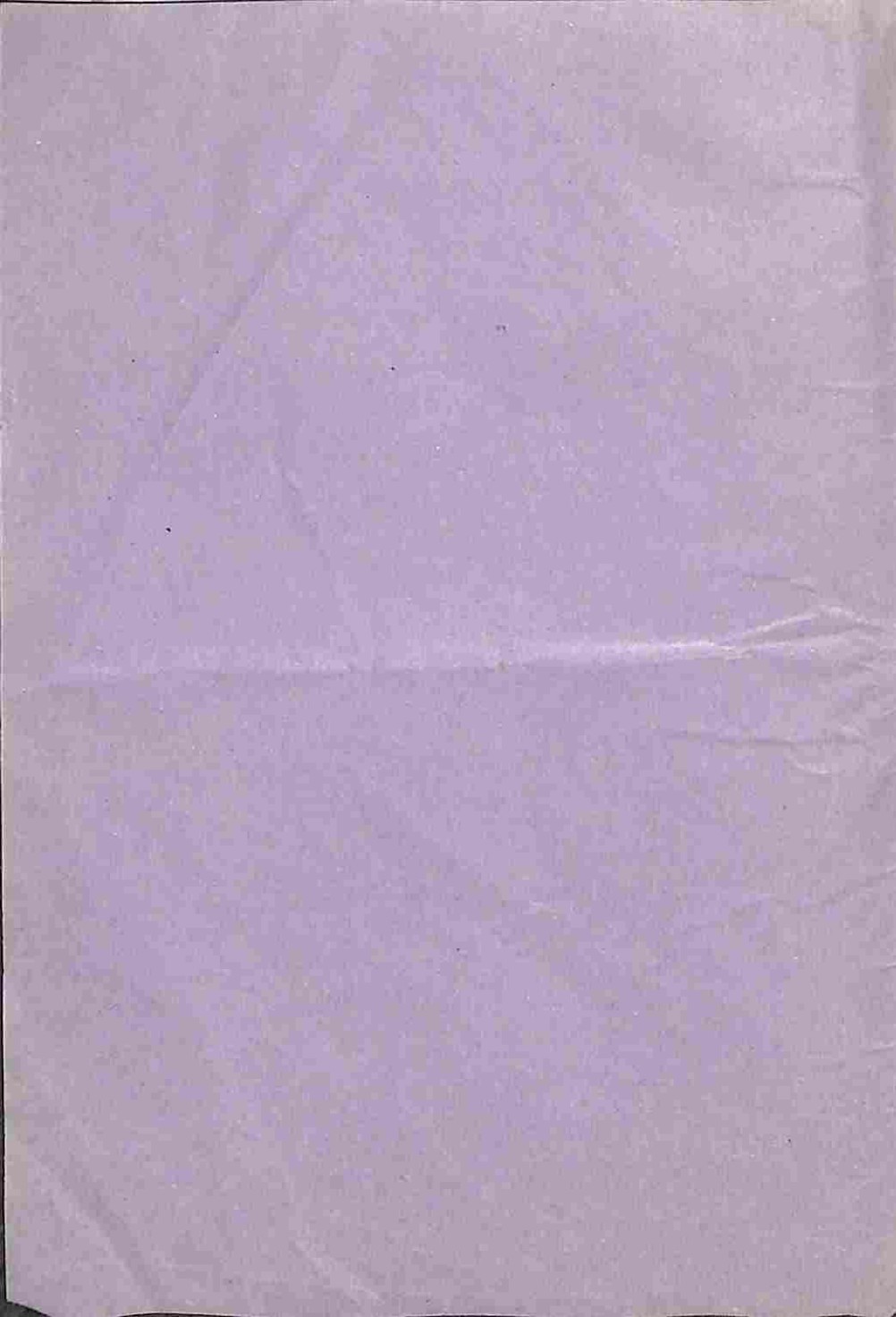
EXPÉRIENCE
COMMUNISTE

La Colonie libertaire de St-Germain



ÉDITIONS DE LA COLONIE COMMUNISTE
DE ST-GERMAIN-EN-LAYE
(Seine-et-Oise)

1908



ANDRÉ LORULOT

UNE

EXPÉRIENCE
COMMUNISTE

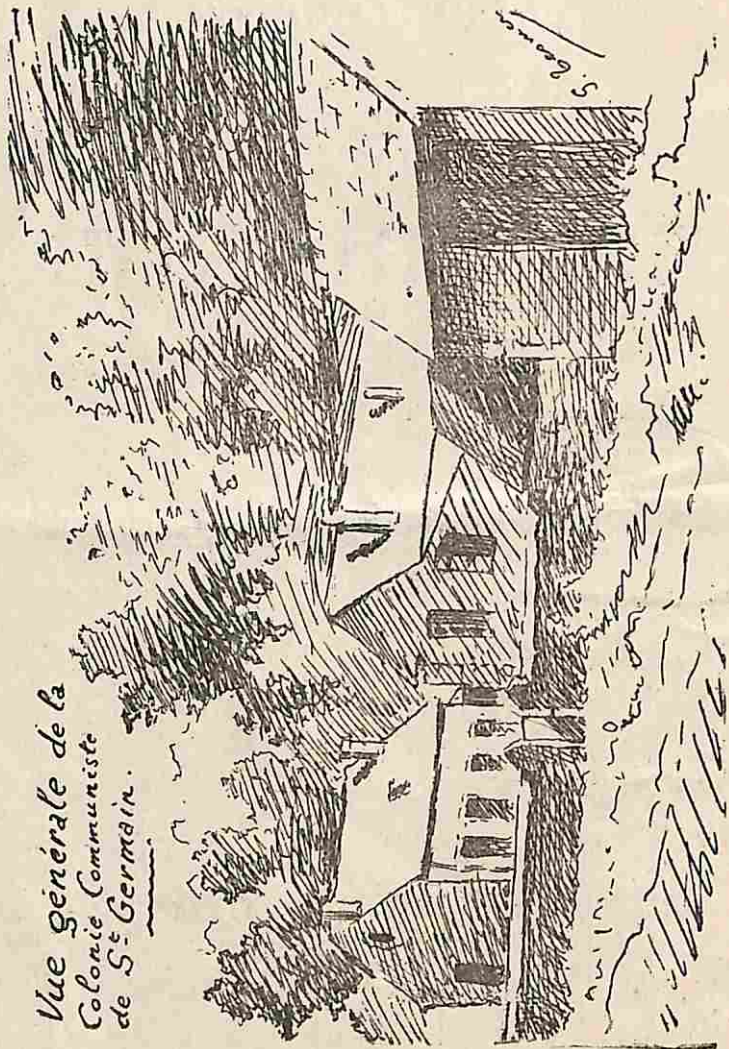
La Colonie libertaire de St-Germain



ÉDITIONS DE LA COLONIE COMMUNISTE
DE ST-GERMAIN-EN-LAYE
(Seine-et-Oise)

1908

Vue générale de la
Colonie Communiste
de St Germain.



AVANT-PROPOS

Le but que nous nous proposons de remplir par cette brochure sera simple, impartial et documentaire. Ce ne sera ni une tentative d'apologie mensongère ni une œuvre d'animosité ou de dénigrement. Aussi difficile que cela puisse paraître, nous ferons tous nos efforts pour être justes avec les hommes et pour apprécier de la même façon les faits et les œuvres de tous.

Nous estimons que le présent travail était nécessaire. Non pas dans le but de nous justifier contre les sottises attaques que « libertaires » envieux et bourgeois arriérés n'ont pas cessé de nous prodiguer. Cela nous importe peu.

Ce n'est pas non plus un banal compte-rendu que nous voulons faire. On ne trouvera pas dans ces pages de bilans plus ou moins mensongers et nous ne nous amuserons pas à jongler avec le nombre de choux vendus ou de salades cueillies.

D'ailleurs, ce côté de la question ne présente aucun intérêt. Ainsi que nous l'exposerons plus loin, la situation économique la plus florissante ne signifie rien, si la question morale n'est pas résolue.

Ainsi, il existe une catégorie de camarades qui s'intéressent à juste raison au côté mental des expériences communistes. Nous pensons que ce point de vue est en effet primordial et nous espérons que les détails et les péripéties de notre vie seront susceptibles d'intéresser, d'instruire et de faire réfléchir. Cela vaudra mieux que d'imiter la naïve manie usitée par les pouponnières, sociétés de gymnastique ou de secours mutuels.

Ce sera au lecteur psychologue ou sociologue à en tirer les conclusions qui lui paraîtront logiques.



LA COLONIE LIBERTAIRE

DE SAINT-GERMAIN

Mauvais matériaux. — Edifice défectueux.

Il ne sera peut-être pas superflu, afin de donner plus de clarté à ces explications, de rappeler ce que fut notre tentative, d'exposer de nouveau quel fut son but et comment nous espérions le réaliser.

C'est dans le journal *le Libertaire* que je parlais pour la première fois de l'œuvre à entreprendre. Dans une série d'articles parus dans ce journal aux mois d'avril et mai 1906, sous le titre « La fin d'une époque », je critiquais les formes languissantes de l'action anarchiste, en concluant à la nécessité d'une activité plus réelle, dont j'exposais le triple but : *Imprimerie anarchiste, Colonie communiste, Ecole libertaire.*

Après entente avec le camarade Girault, nous décidâmes tous deux de commencer la mise en pratique de nos projets. Dans le courant de juillet parut un manifeste dans lequel nous exposions notre but et par lequel nous faisons appel aux bonnes volontés de tous ceux qui jugeraient intéressante et nécessaire la tentative que nous préconisons.

Vers la même époque, nous avons entrepris un certain nombre de conférences et de causeries au cours desquelles notre plan fut envisagé, discuté et parfois même controversé.

C'est à ce moment qu'on nous indiqua la ferme de St-Germain-en-Laye où nous devons nous installer. Les lieux étaient vacants et, après pourparlers, nous en

devinmes locataires par un bail conclu en septembre 1906.

Notre projet prenait donc corps. En effet, un mois après, les premiers colons s'installaient à St-Germain. C'étaient Girault et sa compagne Victorine, Scajola (de Toulon), Emilie Lamotte et moi. Nous avions de plus nos enfants. Ce n'est que plus tard que la colonie se compléta, par l'adjonction de Goldsky d'abord et de la famille Augery ensuite. Nous ne parlons pas bien entendu des nombreux camarades « passagers » qui vinrent presque continuellement grossir notre groupe.

Qu'allions-nous faire à St-Germain ?

Nous avons constaté l'état stationnaire de la propagande et la passivité qui semblait s'emparer de beaucoup de camarades. Peut-être n'avions-nous pas approfondi suffisamment les causes d'un tel état de choses ? Nous espérions le combattre en fournissant à tous les militants des moyens d'intensifier la diffusion de nos idées.

L'Imprimerie anarchiste, c'était pour nous la possession d'un excellent outil de propagande. C'était — et c'est encore — la possibilité d'éditer nous-mêmes, sans frais par conséquent, livres, brochures, affiches, manifestes, etc. Nul ne contestera l'influence heureuse d'une grande circulation de brochures au point de vue éducatif et vulgarisateur. L'imprimerie anarchiste avait pour but d'en éditer des quantités considérables à des prix insignifiants en permettant la distribution gratuite dans tous les milieux et à toute occasion.

Mais comment fonctionnerait cette imprimerie ? Nous ne voulions entreprendre que des travaux de propagande, afin de ne pas devenir une association ouvrière ou commerciale quelconque. Où trouver alors les bénéfices, les ressources nécessaires à assurer notre propre existence ? C'est à la culture, à l'élevage que nous voulions les demander. Voilà donc pourquoi l'imprimerie anarchiste devait fonctionner en *Milieu Communiste* — la seule forme favorable à notre avis à l'association et au travail accompli en camaraderie. Quelques heures par jour seraient con-

sacrées à l'agriculture et aux travaux champêtres ; ce travail accompli dans les meilleures conditions serait suffisant pour assurer l'existence matérielle du groupement communiste. Ensuite, cet effort une fois donné, le temps qui restait disponible serait consacré aux travaux d'édition et d'imprimerie. Dès l'instant que notre production nous avait affranchis du salariat et de la misère, nous pourrions œuvrer à la propagande.

Une fois notre milieu créé, en plein fonctionnement, la troisième réalisation surgissait d'elle-même. Nous avions des enfants ; on nous en confierait certainement d'autres. *L'Ecole anarchiste* existait alors en fait, l'école intéressante par une éducation physique et intégrale. Dans un milieu de travailleurs et de camarades, les enfants seraient cent fois mieux placés pour se développer et acquérir des notions exactes, qu'auprès des cuistres et des pédagogues de toutes couleurs.

Tel était le triple but poursuivi. Le camarade Girault et moi accomplirions les tournées de conférences destinées à soutenir les débuts de notre œuvre, entre temps nous occuperions de l'imprimerie, de la librairie, etc., ainsi que plus tard notre ami Goldsky. Scajola devait s'occuper des travaux de la ferme, aidé d'ailleurs par les efforts de tous. Emilie Lamotte s'occuperait des six enfants de la colonie. Quant à Augery, il devait exercer sa profession de tailleur. La cuisine et les soins du ménage — assez absorbants — étaient accomplis d'un accord commun entre tous et particulièrement entre les trois compagnes.

Cette spécialisation des efforts avait été proposée par Girault, afin, disait-il, « que les responsabilités soient partagées entre chaque colon ».

Voilà exposé le plus scrupuleusement possible les plans que nous avions exposés et les projets que nous caressions.

Et maintenant, qu'avons-nous fait ?

Nous voilà installés à St-Germain. Nous possédons le petit matériel d'imprimerie appartenant à Girault. Sans tarder nous commençons plusieurs éditions de brochures de propagande. (*L'Argent, La Crosse en l'air, etc.*). Parallèlement au travail de l'imprimerie, nous commençons les travaux de défrichement de notre terre. Ce n'est pas du reste de ce côté que devront se tourner nos efforts en quête de ressources pour passer tant bien que mal l'hiver extrêmement rigoureux qui s'annonce. Ces ressources, nous ne les trouverons que dans les incessantes tournées de conférences faites tour à tour dans le Nord, dans l'Ouest, puis dans l'Est.

Pendant ce temps, il fallait procéder aux nombreuses réparations susceptibles de rendre habitables les bâtiments vieux et délabrés. Nos efforts devaient du reste demeurer infructueux, les locaux étant dans un état de vétusté trop avancé.

Un mouvement d'opinion assez important ne tarda pas à se former autour de notre tentative. Sa proximité de Paris rendit possible de nombreuses visites de camarades parisiens. Au courant de l'hiver et grâce surtout aux soins de Goldsky, un certain nombre de fêtes, conférences et concerts fut organisé avec un certain retentissement et nous procura quelques ressources.

Tant bien que mal l'hiver passa. Je ne parlerai que pour mémoire des conflits engagés avec la police et la municipalité de St-Germain. Cette dernière nous ayant refusé une salle de réunion, nous crûmes bon d'organiser quelque tumulte dans les rues jusqu'alors bourgeoisement pacifiques de la ville. Cela nous valut quelques tracasseries, mais ce ne fut pourtant pas de ce côté que vinrent les premières menaces contre la stabilité de la colonie, mais malheureusement des dissentiments intérieurs.

Une entente assez grande avait présidé aux premiers jours de la tentative. Nous étions sincèrement enthousiastes et, se laissant bercer par des espoirs trop rapides, nul ne marchandait efforts et sacrifices. Cela ne devait pas

durer, ce ne fut qu'un court feu de paille. Dès que chacun eut dépensé la dose d'ardeur qui lui avait permis de s'illusionner, des heurts se produisirent, bientôt suivis de déceptions.

Celui qui s'aliéna le premier quelques sympathies fut Girault. Les manifestations de son tempérament devaient lui nuire dans un milieu libertaire. Très prétentieux, inflaté de lui-même et de ses prétendues connaissances, il tenta de prendre dans la colonie une place prépondérante. Il fut le directeur, il fut le trésorier, ce fut lui qui reçut les fonds et qui se chargea des acquisitions et des dépenses. De plus, malgré la proposition qui en fut faite, jamais on ne tint de comptabilité. Cette centralisation et le maniement exclusif des fonds par Girault étaient de nature à paralyser toute initiative individuelle et furent la cause de gênes, de froissements, de protestations et de discussions.

L'arrivée d'Augery et de sa compagne vint encore aggraver la situation d'une façon d'autant plus sensible que nous n'avions pas été sans le prévoir. Désireux de ne nous associer que par affinités, nous n'ignorions pas que le couple Augery ne présentait aucunement les qualités de conscience nécessaires au maintien de la libre entente. Un camarade menaça même de partir s'ils venaient. Mais, comme nous étions liés à eux par un prêt d'argent qu'ils avaient fait à la colonie, nous dûmes les accepter. Nous ne devions pas tarder à constater la légèreté que nous avions commise.

D'Augery, peu de chose à dire, sinon qu'il représentait le type classique du « colon » peu évolué, attiré par égoïsme, dans l'espoir d'une vie plus large. Quant à sa femme, on peut dire qu'elle était imbue des plus ineptes préjugés, pourvu d'une mentalité basse, méchante, populacière, absolument impropre à toute sociabilité et exerçant sur son compagnon une influence abominable.

Du jour où ces camarades furent entrés dans la colonie, j'affirme que l'entente devint impossible. Ce ne fut plus que querelles et discussions pour les prétextes les plus divers et les plus futiles. Cela devait même aller jusqu'aux

coups, puisque lors d'une discussion Augery abusa de sa force contre Goldsky.

A différentes reprises, il me fallut faire appel à tout mon désir de réussite pour persévérer dans la tentative et ne pas l'abandonner. Je sais que d'autres camarades furent dans le même cas et se découragèrent parfois devant la mauvaise volonté et l'injustice de nos associés.

Au bout d'un certain temps la situation devint insupportable. Girault se rendant insupportable par son autoritarisme mesquin et outrancier. Ce fut à ce moment que j'entrepris la tournée de conférences de l'Est. Cette tournée s'annonçait si difficile, c'est-à-dire destinée à si peu de retentissement (on sait que Girault n'aime pas à parler devant un auditoire restreint), qu'il se déroba au dernier moment, prétextant des travaux à faire. J'étais si souffrant que l'hiver très rigoureux me fit hésiter un moment; néanmoins, je ne voulus pas manquer de parole aux camarades qui avaient déjà organisé dans leurs centres respectifs et je partis avec Emilie Lamotte. Quel fut notre étonnement de ne pas recevoir les brochures qui devaient nous parvenir sur notre itinéraire, brochures dont nous avions nous-mêmes préparé les paquets et dont la vente devait nous permettre de continuer la route. Girault manifestait par ce coup sournois une animosité que rien n'avait pu nous faire prévoir.

Un autre exemple de son autoritarisme. Emilie Lamotte devait faire une conférence au groupe des Causeries populaires, lequel en ce moment était en désaccord avec la majorité de la colonie (influencée par Girault qui craignait la « concurrence » de ce groupement et du journal *l'Anarchie*). Emilie fut menacée d'exclusion par Girault parce qu'elle ne voulait pas épouser ses querelles et persistait à accepter l'invitation de ses camarades.

Lorsque nous fûmes de retour de la tournée de l'Est, la guerre était déclarée, ouvertement cette fois, entre les deux alliés de la veille : Girault et Augery, ainsi d'ailleurs qu'entre leurs deux compagnes, qui appartaient dans cette querelle une activité plus particulière encore. Elles ne pouvaient en effet s'entendre au sujet de la cuisine, dont

elles se renvoyaient mutuellement le travail. Or, Girault était à la veille de partir en tournée avec le chansonnier Charles d'Avray. Il en escomptait un succès qui ne devait d'ailleurs pas se réaliser. Aussi, voyant son « autorité méconnue », il préféra brusquer les choses, non sans toutefois tenter de mettre à sec la caisse et le matériel de la colonie. Il en résulta une explication générale assez orageuse, certes, qui se termina par l'assurance que nous donna Girault de son prochain départ.

Ainsi fut fait. Il avait été précédé peu auparavant de celui de Scajola, lequel se trouvant sans compagnie et, selon son expression, « dans un état pathologique extrême », ne croyait être dans les conditions propres à le rendre joyeux, patient, tolérant et heureux.

L'avenir de la colonie ne s'éclaircissait pourtant pas, malgré ces éliminations. La famille Augery demeurait et nous étions bien placés pour connaître ses sentiments.

Pour faire comprendre au lecteur les dispositions communistes d'Augery, je citerai encore des faits. Il était venu à la colonie avec un certain nombre de poules et deux chèvres. Pendant tout l'hiver — époque où ce bétail resta improductif — il fut à la charge de la colonie; charge parfois assez lourde si l'on tient compte des moments difficiles que nous avons traversés. Dès le printemps, lorsque ses poules se mirent à pondre, elles redevinrent la propriété exclusive d'Augery, qui les enferma précieusement d'un cadenas.

Plus tard, lors d'une période de gêne économique, Augery, envisageant l'hypothèse où il serait obligé de travailler, déclara que dans ce cas il se séparerait des autres colons. La colonie n'avait subsisté que grâce aux conférences organisées et à la librairie vendue, c'est-à-dire grâce aux efforts de Goldsky, Girault, Emilie Lamotte et moi. Les déclarations d'Augery établissaient donc nettement son égoïsme étroit et son désir de nous duper. Nous ne pouvions accepter une attitude si peu communiste et Augery fut prévenu que nous devrions trouver séparément nos ressources, la colonie continuant à vivre en dehors de ses intentions trop intéressées.

Nous étions alors fin avril 1907; je partis, seul, en tournée dans le Nord. Les réunions réussissaient parfaitement, lorsque je fus arrêté pour délit de parole. Ma détention devait se prolonger jusqu'en février 1908.

Le camarade Jean Goldsky devait également être arrêté pour son active propagande, et condamné, ainsi que moi, grâce à l'acharnement des policiers de St-Germain, trop heureux de se débarrasser de nous.

Malgré la scission, Augery et sa famille passèrent l'été à la colonie avec un certain nombre de leurs amis venus villégiaturer à leurs aises. Ils n'étaient sans doute retenus que par les quelques récoltes obtenues malgré tout, car lorsque la dernière prune eut rejoint le dernier haricot, tout ce monde s'évanouit (1).

Ma compagne, inquiétée par la police à ce moment, eut également à se défendre contre ces pseudos-camarades. Comme elle était obligée à de fréquents et prolongés déplacements, il ne resta plus guère à la colonie que Chandieux, bon camarade, mais rêveur, maladif, sans volonté, qui fut la proie facile des roublards avides de nous dépouiller.

Grâce à une combinaison financière que j'eus la chance de réaliser personnellement, il nous fut possible de ne pas laisser tomber à ce moment la colonie; les termes de la location furent payés au propriétaire jusqu'à l'époque de mon retour. Je n'étais en effet nullement découragé et j'espérais toujours parvenir après ma libération à reconstituer solidement et sérieusement l'œuvre que j'avais eue bonne. Une période de maladie qui suivit ma sortie de prison ne me laissa aucune possibilité d'action. Néanmoins, dès le mois de mars, tout le nécessaire fut fait pour obtenir le maximum de rendement agricole. Avec l'aide du camarade Tesnier et de sa compagne, auxquels nous nous sommes associés en toute camaraderie, nous avons

(1) Ce parasitisme abominable fut l'occasion de scènes de pugilat entre compétiteurs peu intéressants. Ceci dit pour expliquer les véritables motifs de « raclées » que s'administrèrent Augery, Janine, Champol et d'autres.

obtenu des résultats appréciables, quoique peu en rapport avec l'énergie considérable que nous avons dû dépenser, étant données les mauvaises conditions du travail et l'ingratitude de notre terrain. Nous avons produit fruits et légumes au-delà de nos besoins et élevé quelques lapins. Saluons en passant notre vieille jument. « la Bonne Louise, » dont le concours nous fut parfois si précieux.

Au courant de l'été, mettant à profit les loisirs de l'agriculture, nous avons encore édité une grande quantité de brochures (*Le Problème des sexes, Le Mensonge électoral, etc.*) à l'aide du matériel d'imprimerie dont j'ai fait l'acquisition après le départ de Girault.

Pourquoi dans ces conditions ne croyons-nous pas devoir poursuivre l'expérience? Car elle n'échoue pas, c'est librement, de notre pleine volonté qu'avec l'hiver nous quitterons nos locaux actuels pour nous installer ailleurs. Nous avons d'abord des raisons personnelles et de santé. Ensuite, ces locaux sont absolument impropres à l'usage que nous en attendions et seule notre inexpérience avait pu nous faire croire le contraire. Eloignée de toutes commodités, privée d'eau, vouée aux plus grands froids et à une continuelle humidité, la ferme est inhabitable; la pluie pénètre partout par les toits ruinés, les murs chancellent, les plafonds s'effritent... Quant au terrain de culture, c'est un amoncellement de pierres, il a fallu tout l'opiniâtre acharnement que nous avons apporté, pour qu'il nous donne un résultat dérisoire si on le compare aux efforts dépensés.

D'autre part, le manque de tact de certains camarades a déchaîné contre nous une partie naturellement hostile de la population. Nous avons dû lutter d'une façon permanente avec nos voisins immédiats qui nous créaient des difficultés constantes. *Nous avons eu la preuve que l'un d'eux (parent d'un ex-colon) servait d'indicateur à la police, qu'il hébergeait d'ailleurs chez lui, les jours de conférences et les dimanches où nous recevions des amis parisiens.* Toutes les manœuvres d'intimidation dont ma compagne a été l'objet pendant mon absence ont trouvé en ces gens de zélés auxiliaires, ainsi que les dénoncia-

tions pour des vols et larcins dont ils étaient eux-mêmes les auteurs !

On juge notre situation. Personnellement je suis toujours partisan des tentatives de communisme pratique et j'en dirai plus loin les raisons. Mais, abstraction faite d'un choix plus judicieux de mes associés, si quelque jour prochain, le désir m'anime d'une nouvelle expérience, j'essaierai tout au moins que ce soit dans un endroit et une ambiance plus propices. Les difficultés rencontrées sont nombreuses et assez dures à surmonter pour ne pas bénévolement en créer de nouvelles.

*
* *

Cet exposé rapide va nous permettre d'analyser les événements et de comprendre les motifs de nos déconvenues.

Il sera superflu de dire que la cause de notre échec fut le manque d'entente. Chacun l'a compris. D'autres causes sont venues s'y ajouter, mais c'est à celles-ci que nous devons nos échecs du début.

Et ce manque d'entente entre les individus ne peut provenir que de leurs tempéraments respectifs.

Nous allons voir qu'il n'est pas donné à tout le monde de « pratiquer le communisme. » Nous ne céderons pas au désir de prononcer de puérides excommunications, mais il est bon de savoir à quoi s'en tenir. Pourquoi cacherions-nous la vérité ? Certains diront qu'elle n'est pas toujours « bonne à dire » et que son exposé est susceptible de « faire du tort à l'idée ! » Je ne partage pas de tels scrupules. Les expériences communistes sont intéressantes par leurs enseignements et ceux-ci sont toujours profitables à tous ceux que n'aveugle aucune idée préconçue. Quant à l'idée communiste, je pense qu'elle ne s'en portera pas plus mal... Et quand même l'exposé véri-

dique de nos tentatives devrait l'infirmier, il serait utile de le faire. Nous ne sommes pas des dogmatiques, nous ne possédons ni la perfection, ni la science infuse, et nous devons dire les choses telles qu'elles sont, non seulement pour la parfaite édification des camarades, mais encore pour le plus grand profit de ceux qui tenteraient de nous imiter.

Il est évident que l'autoritarisme est une cause de discorde dans un groupement composé d'anarchistes conscients. La base de toute notre philosophie est un amour profond de la liberté et un désir non moins grand de sauvegarder le plus possible notre autonomie individuelle. La colonie de St-Germain faisait appel à des anarchistes, dans un but anarchiste. C'est ce qui devait la différencier des autres milieux. Nous pensions être capables de vivre sans autorité et nous voulions le montrer pratiquement. Aussi, comme je l'ai dit plus haut, les prétentions directoriales de Girault furent mal accueillies. Raconter toutes les circonstances où cet état d'esprit se manifesta serait long et fastidieux ; je ne veux pourtant pas me borner à de simples affirmations et chaque fois que cela sera nécessaire, nous les appuierons du récit de faits que nul ne pourra contester.

Comme beaucoup d'autres, ce n'est que d'une façon inconsciente que Girault était autoritaire. Cette tendance était la conséquence de son tempérament. C'est un défaut très répandu — surtout chez les libertaires — de se croire sortis de la cuisse de Jupiter. Défaut innocent, en lui-même, sauf lorsque — et c'est le cas — il prend des proportions exagérées. Girault avait des prétentions saugrenues à la science universelle, son érudition n'était jamais à court ; quel que fut le sujet d'une discussion, il le solutionnait d'une façon prétentieuse, dogmatique et définitive. Il n'admettait aucune contradiction, et ce fut toujours lui qui trancha de sa seule autorité les questions les plus sérieuses et dont l'existence de la colonie dépendait parfois.

Or, la science et le savoir de Girault laissaient fort à désirer. Nous avons bien ri, un soir où il s'emporta contre plusieurs colons qui refusaient de manger de

la luzerne, qu'il prenait pour une herbe d'assaisonnement : la pimprenelle. Quodtidienement, des faits du même genre se produisirent, amusants d'abord, grotesques ensuite. D'ailleurs, un autre exemple est typique : Girault, qui se pique de connaissances techniques en agronomie, élevage, etc., etc., etc., voulait faire de l'agriculture avec les procédés les plus scientifiques. Or, le terrain de la colonie, placé dans d'anciennes platrières, était impropre à la culture que nous voulions y faire. J'avoue pour ma part mon inexpérience de l'époque. Seulement, je n'ai jamais eu la vanité de parler « ex-cathedra » des choses que je ne connaissais pas. Si Girault avait observé cette réserve, il eut évité de se voir traiter universellement de bateleur et de charlatan.

La description de ce côté de la mentalité de Girault était nécessaire afin de montrer pourquoi et comment il fut autoritaire. Imbu d'une confiance sans limites en lui-même, il trouvait très normal de diriger des individus qu'il qualifiait « in petto » d'inférieurs et d'ignorants ! Pour se justifier, il prétendit plus tard avoir agi « dans l'intérêt de la colonie ». Les pires gouvernants n'ont jamais dit autre chose.

On dira que l'existence d'un *meneur* sous-entend celle de *menés*. Evidemment. Il y en eut. Pourtant les luttes dont j'ai parlé montrent que tous n'ont pas bénévolement courbé les épaules. Autrement... la colonie eut peut-être réussi...

Sa prospérité sous la direction Girault en eut peut-être fait une concurrente sérieuse de la Maison Félix Potin, ou de toute autre exploitation capitaliste...

Voilà déjà un des facteurs de dissociation : l'autoritarisme.

Sans être parfaits, nous pouvions arriver à nous entendre. Il fallait pour y parvenir que chacun se montre tolérant et conscient. A ce point de vue, que penser de la conduite d'Augery ?

C'est avec ce dernier qu'a pénétré chez nous la *méfiance*, si justement appelée la maladie des colonies communistes. Augery fut l'homme des arrières-pensées et des

calculs égoïstes. C'était lui qui se chargeait fielleusement de faire remarquer qu'un tel n'avait pas travaillé autant que tel autre, que celui-ci mangeait davantage que celui-là, que ce dernier s'était levé une heure en retard, etc.

Cela ne tarda pas à créer une situation profondément imbécile, d'autant plus que, grâce à ces procédés, les colons se trouvaient « montés » hypocritement les uns contre les autres. Certains allèrent jusqu'à protester contre un colon qui, malade, gardait le lit!

On connut donc l'évaluation des efforts individuels, l'espionnage des gestes de chacun, cela dégénérait rapidement en une image parfaite de la société actuelle (avec une plus grande dose de brutalité.)

Les uns se reprochèrent le tabac que certains fumaient, ou bien la savonnette qu'une telle avait demandée, ou le vin, etc. Et Girault ne lâchait l'argent que pour les dépenses qui lui plaisaient ou en faveur des colons qui lui agréaient. (Augery et d'autres ont accusé Girault d'avoir détourné une partie des fonds de la colonie pour des dépenses personnelles. Pour ma part, je ne me suis jamais associé à ces accusations.)

Les discussions avaient encore d'autres causes. Les énumérer est inutile. J'en citerai une seule pour faire comprendre jusqu'où allait l'inconscience de certains.

Augery avait un fils âgé de onze ans. Ce garçon nous entendit un jour, Goldsky, un autre colon et moi, parler de je ne sais quelle question touchant la procréation et les problèmes de la génération : L'enfant avait été élevé jusqu'alors dans la plus *vicieuse* ignorance. Les propos entendus, il questionna, tout naturellement, sa mère, qui s'emporta en nous couvrant d'injures, disant que c'était honteux, immoral, etc. Après avoir fui la société capitaliste pour éviter ses préjugés, il est bouleversant d'entendre dans une colonie communiste des choses de ce genre et d'y rencontrer des gens assez arriérés pour soutenir encore le vieux préjugé chrétien « de l'enfant né dans un chou!!! »

Hypocrite pruderie, imbécile interprétation de phénomènes simples et naturels, voilà encore des manifesta-

tions d'inconscience suffisantes à détruire toute camaraderie.

J'ai fait la plus grande place aux motifs d'échec d'ordre moral. J'estime en effet qu'ils sont essentiels, car c'est de leur existence que découlent toutes les complications et toutes les difficultés. L'absence de camaraderie devait amener la disparition de la bonne entente.

L'organisation du travail devenait impossible, surtout si l'on tient compte de l'autoritarisme venant paralyser les initiatives et de l'inconscience venant détruire la sympathie.

Fort heureusement, nous avons connu quelques instants réconfortants de véritable communisme entre quelques rares colons. C'est ce qui me permet de dire que l'inconscience et les préjugés ont été nos seuls adversaires à la colonie de St-Germain, ainsi que dans toutes les expériences précédentes. C'est également ce qui nous permet d'espérer encore que des réalisations de ce genre ne sont nullement impossibles.

En effet, les difficultés matérielles n'ont pas été insurmontables et la vie économique fut toujours assurée par notre initiative. Le but à atteindre consiste donc dans l'association entre individus conscients, débarrassés des préjugés et des appétits bourgeois.

Personnellement, nous n'avons pas la prétention d'être parfaits et de n'avoir jamais commis de fautes. Je me reprocherai toujours pour ma part ma sottise participation au bluff organisé par Girault au nom de la colonie. Ce bluff grossier et charlatanesque devait éloigner de notre tentative toutes les bonnes volontés véritables et n'attirer que la curiosité puérile des gogos du public révolutionnaire. J'ai manqué également d'expérience — comme les autres colons — en venant nous installer au début d'un hiver rigoureux dans de vieilles masures inhabitables où tout était à faire, avec comme seules ressources un champ indéfrichable. *J'ai encore manqué de réflexion en m'associant avec des gens dont il était facile de constater la mentalité bourgeoise et l'inaptitude au communisme.* Si

cela est utile, je ne fais aucune difficulté de reconnaître ces choses.

L'intérêt de toute expérience n'est-il pas de permettre dans l'avenir la réalisation de résultats plus tangibles ? Connaître ses erreurs, c'est être prêt à les éviter. Il ne serait peut-être pas superflu que chacun le comprenne...

* *

Voilà donc ce que fut la colonie de Saint Germain.

On connaît dorénavant son existence et son développement, ses espérances et ses déceptions. Il était intéressant que ces détails fussent donnés d'une façon exacte et précise et non par les amusants cancaniers du monde libertaire.

Que ressort-il de cette expérience ? Qu'a-t-elle prouvé ? Peu de chose au point de vue de la possibilité du communisme. Elle n'aura pourtant pas été inutile, si elle peut contribuer à enlever aux camarades les illusions que beaucoup ont conservé en cette partie de l'activité anarchiste. Une fois pour toutes, il faut se pénétrer de cette idée : *il n'y a rien à faire, rien à tenter avec des inconscients, des demi-évolués ou des sectaires*. L'entente n'est praticable qu'avec des individus débarrassés de tous les préjugés et qui ne soient pas abrutis par les erreurs de la société actuelle. Les « colons » doivent posséder une mentalité communiste, ils doivent être très tolérants. Dans un milieu libertaire, il doit y avoir place pour tous les tempéraments, ainsi que pour toutes les idées. L'anarchisme implique le libre développement de l'individu dans ses directions naturelles. Le milieu ambiant doit être assez élastique pour ne pas comprimer l'individualité et en permettre l'épanouissement complet. Que m'importe que mon voisin soit végétarien, scientifique ou révolutionnaire ? Cela ne peut nullement me gêner, du moment

qu'il ne tente pas de m'imposer ses conceptions et qu'il ne se refuse pas à tolérer les miennes. Ce n'est que par un dogmatisme puéril qu'il peut en être autrement. Il s'agit donc de rechercher chez les individus l'esprit large et compréhensif qui permet le groupement par affinités morales.

Nous avons assisté à Saint-Germain à des scènes où se révélèrent dans toute leur brutalité les appétits vils, les prétentions sournoises ; en un mot à toute la bassesse qui sont fait haïr et combattre nos contemporains. Ceci est bien fait pour montrer la difficulté de la besogne. Grattez légèrement le « révolutionnaire », vous retrouverez de suite l'homme actuel avec toutes ses tares, tant il est vrai qu'il est difficile de se soustraire à toutes les influences de milieu, d'atavisme et d'éducation.

Les illusions généreuses des « grands colonisateurs » doivent donc disparaître. Des siècles d'autorité et d'ignorance ont trop perverti l'homme pour qu'il soit capable de se transformer du jour au lendemain.

S'ensuit-il de ces constatations pessimistes que tous nos efforts doivent rester infructueux ? Bien au contraire. La transformation sociale que nous désirons ne deviendra possible que lorsque les individus auront préalablement transformé leurs mentalités et leurs conceptions. Les sociétés et les groupements ne peuvent être conscients si les individualités qui les composent ne le sont pas. C'est précisément pourquoi le travail anarchiste consiste avant tout dans l'éducation, libérant les individus des erreurs et des mensonges sociaux et les préparant ainsi à la révolte effective.

On ne peut donc tirer des essais de communisme pratique aucune conclusion généralisée. Ce n'est pas une raison parce que quelques anarchistes seront parvenus à s'entendre et à vivre une existence libre et rationnelle, pour que des brutes ou des suiveurs quelconques s'imaginent pouvoir les imiter.

L'anarchiste — qui est avant tout un individualiste éclairé — ne peut concevoir le communisme que comme un régime entièrement basé sur la réciprocité. La vie en

commun exige des concessions mutuelles, dans l'intérêt même de chacun. Les conditions de ces concessions réciproques doivent être intelligemment définies et librement consenties dans un esprit large et tolérant. Il n'y a pas ainsi de duperie. On ne se paye pas de mots creux. On ne s'associe pas dans « l'intérêt de la cause » ou pour faire « triompher le Communisme ». Tout idéalisme plus ou moins religieux réserve des déconvenues. L'anarchiste, au contraire, recherche librement le compagnon avec lequel il pourra s'entendre, celui qui ne contrariera pas ses penchants, qui ne cherchera jamais ni à le commander, ni à l'asservir, celui qui ne voudra pas plus être le faînéant ou le parasite que le patron ou le directeur. Cette association basée sur des affinités entièrement anarchistes présente les plus grandes chances de réussite. Car au point de vue matériel, les camarades se débrouillent individuellement dans les plus mauvaises conditions, comment peut-on admettre qu'ils ne puissent le faire étant associés, puisque l'union c'est la force ?

La pratique du communisme expérimental ne sous-entend pas forcément la formation de milieux libres, colonies agricoles ou autres. Il serait à désirer que, dès aujourd'hui, les anarchistes pratiquent entre eux cette camaraderie qui fait l'objet de toutes leurs théories. Cette *gymnastique communiste* aurait l'avantage de préparer les individus à l'exercice de la vie commune. Elle contribuerait à resserrer les liens de solidarité, soit en prenant les repas en commun, soit en coopérant à toute occasion pour le travail, la production, etc. (1).

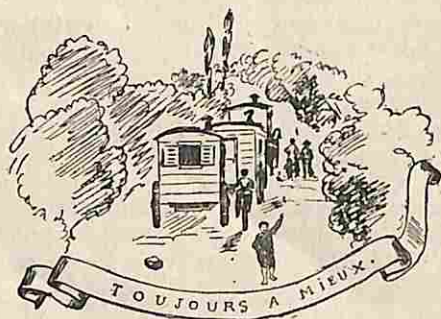
Mais ce qu'il faut, nous le répétons, c'est avoir une notion exacte du communisme expérimental. Ce n'est pas une chose que l'on crie sur les tréteaux pour que les badauds viennent vous regarder... Nous connaissons

(1) Je trouve, par exemple, excellente l'idée des champs communistes préconisée par plusieurs amis. Après le travail quotidien, ou pendant leurs loisirs, les camarades collaborent à une production répartie ensuite fraternellement. Que de formes multiples et intelligentes, la camaraderie ne peut-elle pas présenter !

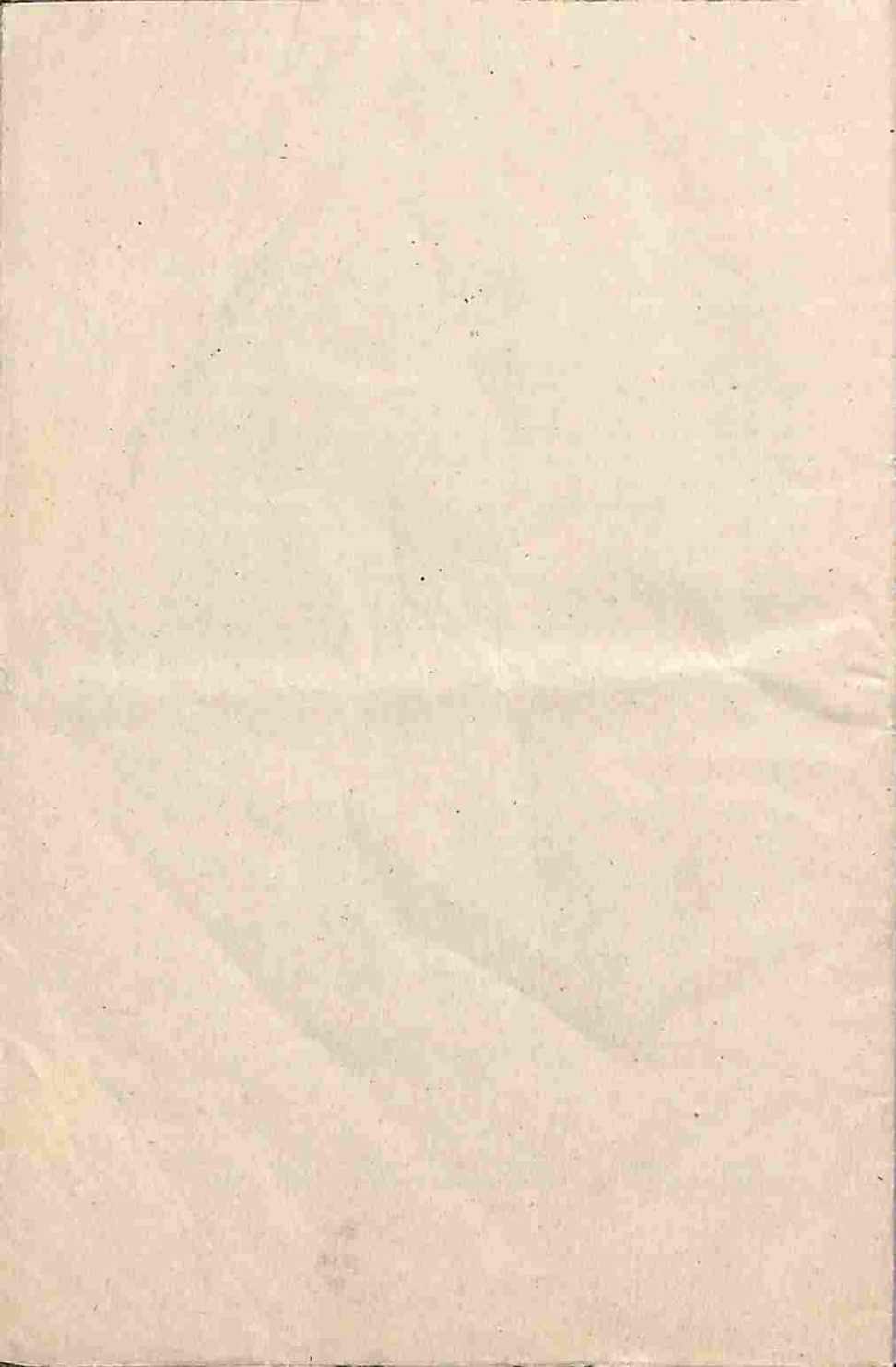
dans quelques endroits des camarades qui font du communisme intéressant — quoique obscur ; de l'association anarchique entre individualistes conscients rassemblés, non pas dans le vain souci d'amuser la galerie et de faire passer son buste à la postérité, mais dans le but plus utile, plus logique, plus beau, de vivre leurs conceptions, d'appliquer leurs théories, de se passer de chefs, de patrons, d'autorité, de produire librement, de consommer de même, de jouir de l'existence, de l'amour, de la liberté. Car c'est une besogne fructueuse qui porte en elle-même des résultats féconds que celle de la *camaraderie effective*. Les rancœurs de la lutte, les vilénies de la société actuelle nous l'ont fait sentir plus que jamais, et c'est d'une conscience avertie que nous en rechercherons ardemment la réalisation continue, en dehors des troupeaux et des dominateurs, loin des bagnes, des casernes et des abrutissoirs.

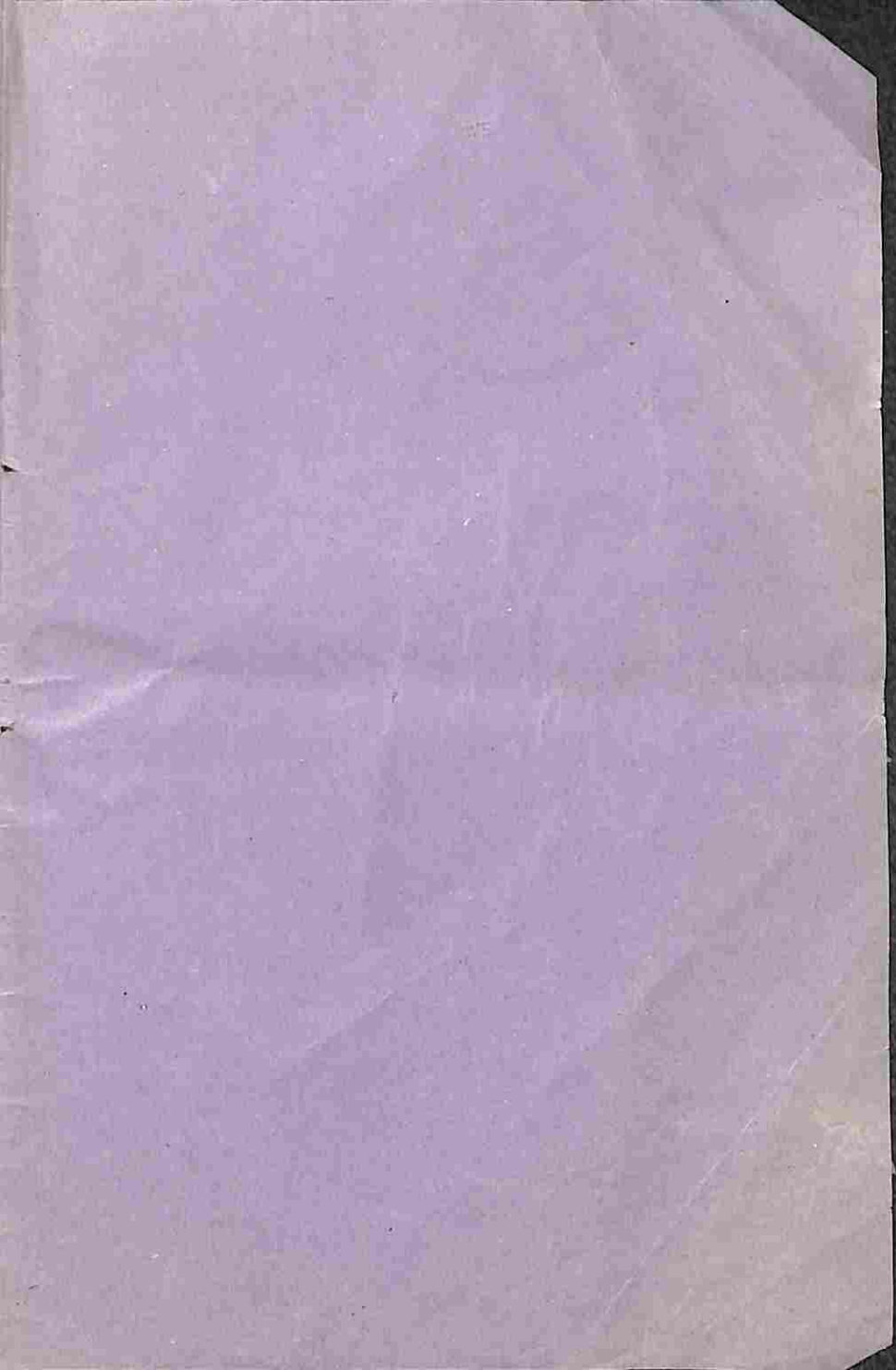
ANDRÉ LORULOT.

t-Germain-en-Laye, août 1908.









EN VENTE

à la Colonie communiste


Rue St-Léger, à St-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise)

L'Idole patrie et ses conséquences, par ANDRÉ LORULOT.....	0 fr. 10
Le Mensonge électoral, par ANDRÉ LORULOT.....	0 05
Le Problème des Sexes, par ANDRÉ LORULOT.....	0 05
L'Argent, par PARAF JAVAL.....	0 05
Aux Anarchistes qui s'ignorent, par CHARLES ALBERT.....	0 05
Etiquettes gommées de propagande, papier couleur, le cent.	0 20

Sous presse :

La limitation volontaire des naissances, par EMILIE LAMOTTE.....	0 05
L'Education de l'enfant, par EMILIE LAMOTTE.....	0 05

Propagande par la brochure à bon marché.

Par quantités, rabais appréciables consentis aux groupes ou camarades (1 fr. 50  2 fr. le cent).

Imprimerie de la Colonie communiste de St-Germain-en-Laye.